



LA RESISTANCE

et

L'ARMEE SECRETE

En Condroz namurois

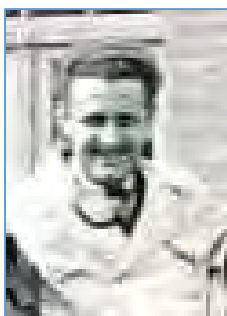


1940 – 1945

PARTIE III – RECIT DE FRED WILLIAMS alias Jean MOREAUX
Chef de la Section 8001 du Groupe 5 (Secteur 3 de la Zone V)

NB : Le texte est la reproduction fidèle des articles parus dans les Crup'Echos N° 10 à 15.
Les commentaires et illustrations sont de Freddy Bernier pour le Forum de Crup'Echos

Mise à jour mars 2017 par **Freddy Bernier, ir**
Colonel du Génie e.r.



AS SOUVENIRS DE LA RESISTANCE

par Fred WILLIAMS commandant la section 8001 de l'A.S.¹

HOMMAGE AUX RESISTANTS.

C'est en pensant à tous ceux qui ont fait la campagne des 18 jours, à tous ceux qui, durant cinq ans, ont subi une lourde captivité, à tous les prisonniers politiques qui sont morts dans les camps de concentration ou qui ont survécu aux privations et tortures, à tous les résistants qui, malgré les risques ont lutté clandestinement contre l'occupant et en pensant surtout à tous les vrais maquisards qui ont payé de leur vie l'amour de la Patrie et de la Liberté que je leur rends hommage en reproduisant ces lignes que j'avais écrites quelque temps après la libération.

« Vous êtes entrés dans le maquis pleins d'ardeur et d'enthousiasme. Vous y êtes entrés avec comme arme principale votre foi en un avenir meilleur. Ceux qui n'avaient pas votre courage, ceux que berçait la douceur de l'attentisme, vous considéraient comme des jeunes écervelés, des irréfléchis, des naïfs. Les pages de gloire que vous avez écrites au livre d'or de la Résistance constituent la meilleure réponse à ceux qui ont voulu discréditer votre action, à ceux qui n'ont pas vécu sous vos huttes de branchages, qui n'ont pas connu les tortures de la Gestapo, ni BREENDONCK, ni Dachau, ni BUCKENWALD.

Premiers artisans de cette noble révolte, de cette généreuse protestation que fut la résistance, vous fûtes aussi les premiers à mourir. »

MOBILISATION - GUERRE- RESISTANCE.



A défaut d'une photo de l'orchestre, voici une photo de l'équipe cuisine de la Division.

1939. A la mobilisation au 44e régiment de ligne, nous nous retrouvons à quelques musiciens d'un orchestre de régiment formé en 1929/30, dans l'orchestre de la 16e D.I.² C'est la belle vie, prestation chaque soir. Durant la journée, repos. Les concerts, dîners et bals se succèdent. Nous sommes finalement arrivés à Melle après plusieurs mois Passés à Brasschaat.

Le 10 mai, c'est la guerre. Prise de position entre MELLE et GAND³.

¹ La Section 8001 de l'Armée Secrète (A.S.) commandée par Fred WILLIAMS dépendait du **Groupe 5** (un des Groupes du Secteur 3 dans la Zone V couvrant la rive droite de la Meuse).

² La 16^{ème} Division d'Infanterie était en réserve générale dans la région de Gand. Son poste de Commandement se trouvait à la caserne Léopold dans cette ville.

³ Pour le déroulement de la campagne des 18 jours pour ce Régiment voir : <http://18daagseveldtocht.wikispaces.com/44e+Linie>. Le 1er Bataillon de ce régiment a effectivement son poste de commandement à Melle le 10 mai 1940.

Accidentellement blessé le 19 mai lors d'une mission de placement de sentinelles avancées. Un sous-officier a tiré sur nous croyant avoir affaire à l'ennemi. La balle qui m'a touché au côté droit n'a rien atteint de grave et c'est le transport vers Paris-Plage (Le Touquet).



Mais le transport devra être détourné et, après avoir passé la nuit dans la gare de Dunkerque bombardée et en flammes, nous arrivons d'Ostende où l'on nous conduit au Grand Hôtel de la Plage (hôpital américain). Nous sommes couchés en cercle dans la rotonde. Un médecin hollandais s'occupe des blessés. C'est mon tour. Rien de grave, dit le médecin, la balle a dévié sur l'os de la cuisse. A peine avait-il dit ces paroles

réconfortantes qu'une bombe explose dans la rotonde et nous voilà ensevelis et blessés beaucoup plus gravement⁴⁵. Comment j'en suis sorti, dans les déblais et la poussière ? Je n'en sais rien. A peine dehors, je vois mon ami le lieutenant Franco qui me fait monter tant bien que mal dans un camion qui me transporte avec d'autres rescapés à l'hôtel Alfa à Mariakerke. Atteint à la tête, aux jambes et un peu partout sur le corps, le pyjama dont je suis vêtu tout maculé de sang, c'est dans ce dénuement complet que l'on m'installe sur un lit. Ma jambe droite touchée au-dessus du genou me fait très mal. De petits éclats de cuivre sont retirés un peu partout et des points de suture sont appliqués à mes arcades ouvertes. L'éclat entré au-dessus du genou ne sera pas retiré. Et j'ai difficile à me déplacer. De plus, je ne possède plus de vêtement. Quelques jours se passent puis c'est la rencontre d'un autre ami Henri LEPINE qui me procure des vêtements malheureusement trop petits. Mais il faut s'en contenter.



⁴ Sur les bombardements d'Ostende en mai 1940, voir entre autres : <http://archives.lesoir.be/il-peut-le-dire-les-bombardements-d-ostende-t-19951007-Z0A4AG.html>. 24 mai. Vers 15 h 30 : bombardement de l'Hôtel de la Plage, siège de l'Hôpital américain. 50 soldats blessés sont tués dans l'incendie.

⁵ Ces deux photos viennent du site : <http://www.ablhistoryforum.be/viewtopic.php?t=784>

Après l'arrivée des allemands qui mettent des canons en batterie devant l'hôtel, on nous embarque pour Bruges où nous passons quelques semaines à l'hôpital. Puis, c'est le transport au camp de Brasschaat où se retrouvent de nombreux militaires.

Des transports pour l'Allemagne s'organisent chaque jour. Les militaires flamands sont libérés. La menace d'être envoyés en Allemagne pèse sur nous wallons. Une chance nous est offerte. Le Sous-officier belge s'occupant de la direction du camp nous suggère, à mon compagnon et à moi, de nous lever tôt le lendemain matin, de broser convenablement toute la cour et nous promet de nous faire mettre dans les rangs flamands pour être libérés. Ce qui fut fait et nous quittâmes ainsi le camp de Brasschaat nous retrouvant sur la chaussée sans argent en poche.

Heureusement, un camion hélé veut bien nous charger pour Bruxelles. Il nous fait descendre à l'entrée de la capitale. Mon compagnon étant bruxellois, me quitte. Je continue ma route seul et fus accosté par une brave femme à qui je racontai mon odyssée. Prise de pitié, elle me donna vingt francs. C'était une aubaine. Après l'avoir chaudement remerciée, je poursuivis ma route vers Auderghem.

Au carrefour du boulevard du Souverain et de la route Bruxelles - Namur, j'aperçus une pâtisserie et me laissai tenter par l'achat d'une tarte.

Sortant de la pâtisserie, je vis une voiture stoppée. M'adressant au chauffeur, j'appris qu'il se rendait à Namur. Je lui demandai de me prendre. Ce qu'il accepta.

Dans ma précipitation pour monter dans son véhicule, je laissai tomber ma tarte mais trop heureux, je ne pris pas la peine de la ramasser. Et c'est ainsi que je rentrai à Namur et retrouvai toute ma famille dans un accueil des plus chaleureux.

Avec ma femme et mes deux enfants, nous regagnâmes Crupet où je repris, quelque temps après, mes fonctions d'enseignant, puis ce furent les premières vacances. J'eus alors l'occasion de rencontrer Mr Michel DIEUDONNE⁶ et ainsi débutèrent mes premières actions de résistance.

Il s'agissait tout d'abord d'établir les plans de terrains d'atterrissage ou de parachutage. Me rappelant les champs d'aviation utilisés par les allemands en 14-18, j'allai les parcourir étudiant les diverses possibilités d'utilisation. Puis à l'aide de cartes d'état-major, en reproduisis divers relevés que je remis à DIEUDONNÉ. Puis ayant fait la connaissance du Frère V de la Procure de Namur et des frères PETIT, ce fut alors la distribution de journaux clandestins, de photos de CHURCHILL et les premiers recrutements pour la Légion Belge.

Ma recherche d'hommes désireux de s'engager dans la résistance se poursuivait dans les villages de Crupet, Durnal, Mont de Godinne, Maillen et Assesse. Pour chacun de ces villages, je recrutai un dirigeant chef de groupe et ainsi durant les années 41/42, je parvins à obtenir l'adhésion d'environ 140 partisans ne demandant qu'à agir dans la clandestinité. Il fallait pour maintenir l'enthousiasme de ces groupes et soutenir leur moral, leur apporter les bonnes nouvelles recueillies à la radio et dans les diverses publicités clandestines que je leur fis distribuer après les avoir reproduites, du moins pour l'essentiel.

Au début de ce regroupement, j'ai sollicité, pour commander ces groupes, l'aide d'officiers d'active ou de réserve, mais je dois avouer que, dans ce domaine, je connus très peu de résultats favorables. C'est alors que je rencontrai mon ami Marcel LAURENT qui commandait le Groupe 5 (Secteur 3 - Zone V) de

⁶ Cité par Fred WILLIAMS comme membre du Groupe 5 dont il sera question plus loin. Le commandant de ce groupe 5 était Marcel LAURENT (voir Partie II)

l'A.S. et qui m'engagea avec mes hommes recrutés et comme commandant de groupe dans cette armée secrète l'un des plus sérieux et des mieux structurés des groupes de résistance⁷.



NDLR : Sur cette photo, de gauche à droite : Marcel LAURENT (LUSTIN, Commandant du Groupe 5), Jean MOREAUX (Crupétois, Responsable Section 8001, Jules CHILIADE (résistant crupétois).

A partir de ce moment, mon activité comme résistant s'amplifia car l'A.S. me fournissait les moyens de développer mon action de recrutement d'agent de renseignements et d'action, tout cela dans un secret relativement bien gardé. Et dès lors au sein de chacun de mes groupes et surtout dans le chef des responsables la confiance et le dévouement ne firent que grandir,

C'est alors que, comme commandant de (*cette Section de*) l'A.S., je repris dans ma section les maquisards du groupe dénommé « Groupe Poncelet ».

LE GROUPE PONCELET REJOINT L'A.S.

Une chaude après-midi de juillet 43, le hameau d'Evrehailles-Bauche paraît sommeiller, tandis que rutilent les toits d'ardoises de ses coquettes maisonnettes et que chantonne le Bocq.



Pour les maquisards de l'A.S. il s'agit de prendre contact avec un autre groupe de résistants installé dans le bois d'Evrehailles depuis la veille.

⁷ L'AS est le seul mouvement MILITAIRE de la Résistance reconnu par le Gouvernement Belge de Londres (voir Partie I)

C'est "**La Bonne Auberge**" le lieu de rendez-vous⁸.



Tout est calme et serein. On ne croirait jamais qu'à quelque cent mètres de là, un groupe de partisans (et quel groupe !) attend les ordres. Deux hommes sont assis à même le mur de la terrasse de l'hôtel, un troisième se trouve un peu en recul devant une table.



C'est ainsi que Fred WILLIAMS, appelé par François DEWIT⁹, fait la connaissance de Waldor BRICHET de l'A.B.R.¹⁰, de Emile BRICHARD et Henri FASTRES. Aussitôt la confiance règne. Par des sentiers encaissés et ravinés, le groupe atteint le camp. Il est là, à une vingtaine de mètres, tellement bien caché qu'on serait passé à côté sans l'apercevoir. Le chef du camp c'est François RODENBOURG, un homme toujours calme et souriant, vêtu d'un blouson et d'une culotte kaki, botté et le pistolet à la ceinture. C'est lui qui remplace André PONCELET blessé.



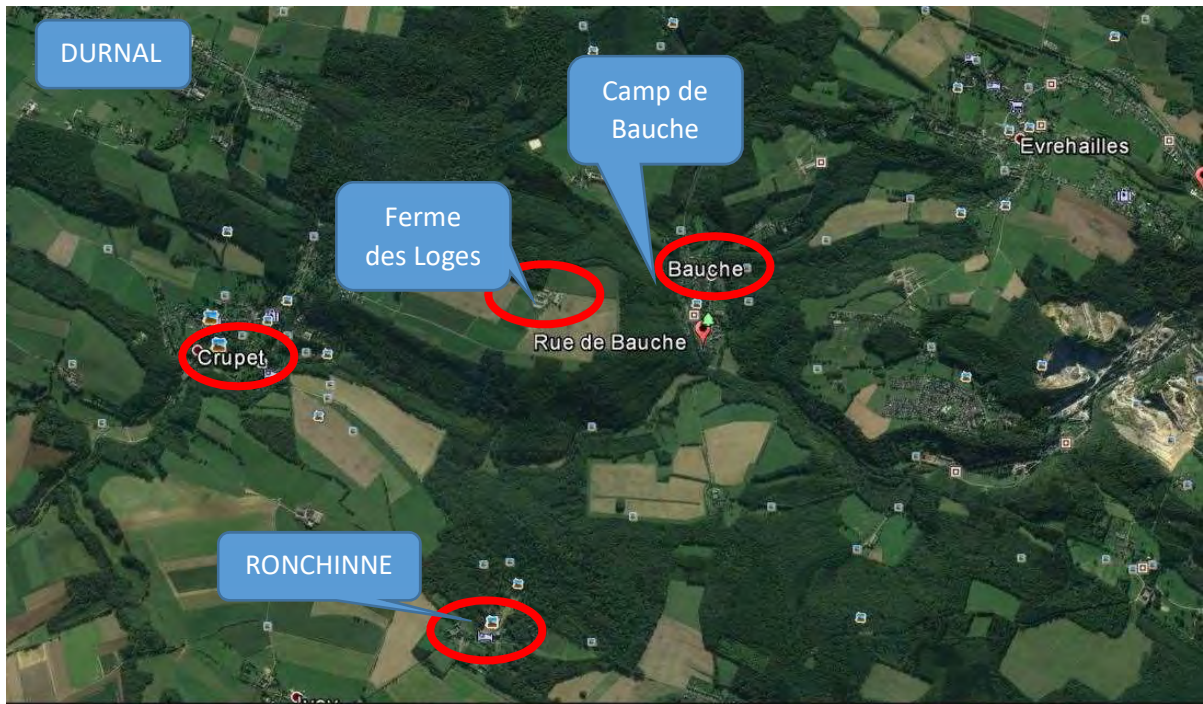
NDLR : Les terrains escarpés entourant le hameau sont fortement boisés tant du côté d'Evrehailles que de Crupet.

⁸ Photo : [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bauche_\(Evrehailles\)_La_Bonne_Auberge.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bauche_(Evrehailles)_La_Bonne_Auberge.jpg) Construit en 1931 par l'architecte Georges Troffaes. Photo vers 1935.

⁹ Photo extraite du tableau d'honneur du GROUPE 5 (voir partie II). François DEWIT était le propriétaire et exploitant de La Bonne Auberge.

¹⁰ **L'armée belge reconstituée** (ABR) est un mouvement de la résistance intérieure belge durant la Seconde Guerre mondiale qui s'est constitué au terme de la campagne des 18 jours contre les forces de l'occupant nazi. En juillet 1941, l'organisation est dissoute et fusionnée avec la Légion belge.

Réf. : https://fr.wikipedia.org/wiki/Arm%C3%A9e_belge_reconstitu%C3%A9e



NDLR : Ci-dessus une vue générale de la zone regroupant CRUPET-DURNAL-BAUCHE-LES LOGES-RONCHINNE que l'on retrouve dans le récit de Fred WILLIAMS. Terrain très encaissé, boisé qui permettait des caches et des déplacements relativement discrets pour les Résistants.

Pour l'œil non averti, le camp à l'aspect d'un vrai repaire de bandits avec sa grande hutte de branchages, ses litières de paille, sa cagna servant de cuisine et ses armes et munitions pendues ou étalées dans tous les coins.

Il y a là beaucoup d'hommes de tout âge, de toutes races, véritable groupe cosmopolite : Belges, Français, Hollandais, Allemands, Juifs, Marocains. Quelques mots d'encouragement, quelques recommandations et le sort en est jeté : le peloton PONCELET prend place dans la belle phalange de l'Armée Secrète.

La plupart de ces hommes venaient des maquis de la région de Bièvre¹¹. Ils étaient abandonnés et cherchaient une reprise en mains par une organisation officielle de la résistance, Il s'avérait que ce groupe, ceci sans rien enlever aux grandes qualités et à l'héroïsme d'André PONCELET, devait être commandé plus sérieusement et conduit de façon à utiliser au maximum l'inépuisable somme de valeurs patriotiques et de sacrifices que représentaient ces hommes courageux et avides de lutter contre l'envahisseur.

¹¹ Plus tard les maquis de la région furent cependant très actifs. On cite entre-autre la tragédie de fin août, dans les bois de GRAIDE, pendant laquelle pas moins de 17 maquisards furent abattus par les troupes allemandes. Le refuge appartenait à un groupe de 8 cantonnements de Sous-Sections qui constituaient dans la région le Groupe C du Secteur 5, dit de Gedinne, de la Zone V Voir : <http://gitebeauchamp.be/maquis/index.html>

C'est pourquoi, en accord avec Waldor BRICHET cité ci-dessus, j'ai chargé François RODENBOURG et Victor VAN BEVER de commander le groupe sous ma direction, ce qui fut relativement facile vu l'absence d'André PONCELET blessé lors d'une manipulation imprudente d'un pistolet.



François RODENBOURG¹² de Welkenraedt, est un homme calme, mais résolu. Il ne recule devant aucun effort ni devant aucun risque.

Il est de toutes les escapades, de tous les coups et s'y comporte avec un sang-froid qui force l'admiration.

Victor VAN BEVER est un wavrien qui aime l'aventure et s'y lance à corps perdu. Légionnaire de la guerre d'Espagne, évadé d'un camp de concentration français, il voit dans le maquis la continuation de la grande aventure. Il recherche le combat et il l'aura. Il se donne tout entier à l'action libératrice qu'il a entreprise et il pourra dire, dans une dernière lettre écrite avant son exécution : "je perds la vie, mais je garde l'honneur et vous pouvez être fiers de moi."

Les MASSART, MACK, RENAUX, DOGOT, PALAFOX, ROLAND, NIEDERPRUM et tant d'autres se montrèrent dignes de la rude et grande cause de la Résistance. Ceux qui n'avaient pas le cran ou qui n'étaient pas dignes de figurer dans le milieu de la résistance, s'éliminaient au fur et à mesure des actions. Dès que le danger grandissait, la sélection s'opérait automatiquement et, pour les grands chocs, il ne restait dans ce peloton que des hommes décidés à tout et prêts à mourir les armes à la main.

L'influence de RODENBOURG et VAN BEVER grandit rapidement. C'est ainsi que malgré André PONCELET, leurs décisions furent admises et le groupe sauvé au combat de Ronchinne. (5 septembre 43). André PONCELET était de ces hommes dont l'intrépidité, le courage et l'héroïsme devaient être guidés car ces qualités exacerbées ne pouvaient conduire qu'à des catastrophes.

Ceci dit, voici un court récit de la vie de ce groupe dans le triangle Yvoir-Spontin-Durnal-Crupet.

Installé primitivement au flanc de la colline boisée surplombant Evrehailles-Bauche, il fallait parfaire cette installation, ravitailler et fournir en armes et munitions ces vaillants maquisards. Par l'intermédiaire du commandant du groupe 5¹³ de l'A.S., je pus me procurer des feuilles de timbres de ravitaillement et de l'argent pour faire face aux premières et importantes nécessités.

Le camp d'Evrehailles-Bauche ne présentant pas suffisamment de sécurité, il fut décidé de déménager et de s'installer dans la Comogne de Durnal au lieudit "Trou des Chats". L'installation fut rapidement terminée. Elle s'avéra meilleure qu'au camp de Bauche et le confort, tout relatif, était supérieur. Les parois des cagnas étaient en branchages calfeutrés de paille et de fougères. On dormait sur la paille et le foin. Je me posai alors cette question : « Que ferons nous en hiver ? ». La Ferme des Loges n'était pas bien loin et la famille CARTON, qui alors ne se rendait pas bien compte du danger qu'elle courait, accepta d'héberger quelques hommes et d'être par la suite un centre de rencontres, de renseignements en même temps que boucherie et laiterie pour le camp.

REFLEXIONS PRELIMINAIRES

La résistance est un sujet que ceux qui en ont été les vrais artisans craignent d'aborder comme si, entre ces héros et l'actuelle société se seraient accumulées trop de réputations menteuses, trop de fausses gloires qui font que, actuellement, on ne discerne plus ceux qui se démasquent le moment venu à

¹² Photo extraite du tableau d'honneur du GROUPE 5 (voir partie II)

¹³ Marcel LAURENT de LUSTIN. Voir Partie II

l'heure du plus grand péril, de ceux qui, ouvriers de la dernière heure ou pas, ont bafoué par leurs impostures, leurs usurpations, l'esprit de la vraie résistance.

Durant ces quatre années où la marée allemande nous a recouvert, nos vies ont pris une coloration qu'elles ne perdront plus.

Ces quatre années ont jugé chacun de nous., Elles ont fait apparaître en pleine lumière ce qui était caché au fond des cœurs : le meilleur, le médiocre et le pire. Nous avons tous une marque au front, un signe, une note du destin qu'aucune complaisance n'effacera, une note que nous emporterons jusque dans la tombe.

A côté des vrais résistants qui, la guerre finie, ont sollicité leur reconnaissance par le groupement officiel pour lequel ils avaient œuvré et risqué leur vie, combien y en-a-t-il d'autres tout aussi méritants qui sont restés dans l'ombre dédaignant non seulement les honneurs et même certains avantages matériels que pouvait leur apporter le fait d'être reconnus officiellement.

J'en connais moi-même un grand nombre et je les admire car ils sont des exemples parfaits d'un sens profond du devoir sans recherche des honneurs et d'une abnégation, à la grandeur de leur dévouement.

COMMENT RAVITAILLER LES MAQUISARDS.

Notre premier souci fut d'assurer un ravitaillement continu et relativement varié.

Une première occasion nous fut donnée d'être fournis en beurre : un renseignement signale qu'un camion de beurre partait de la laiterie de Ciney pour Bruxelles et destiné à l'occupant. Une expédition fut montée pour l'intercepter et les trois tonnes de beurre furent rapidement acheminées dans les bois.

C'était un beaucoup trop important arrivage et il fallait écouler ces caisses du précieux produit.



L'orphelinat N.D. de Lourdes à Yvoir en reçut la grosse part et une distribution aux familles amies fut faite, le reste étant mis en grands pots de grès au camp,

Par la suite, des vols à mains armées étaient organisées en accord avec Mr DAMBLON, marchand de beurre à Ciney,

Je payai le beurre enlevé à son prix normal mais ces vols devaient faire l'objet d'enquête des gendarmeries locales (Assesse et Spontin).

Pour varier et quel que soit l'endroit du vol, nous faisons en sorte d'alterner les enquêtes. Ce qui faisait qu'une action armée ayant lieu sur la circonscription d'Assesse pouvait être l'objet d'une enquête par la Gendarmerie de Spontin. Ce qui évitait un surcroît de travail au commandant GIAUX et à son collègue de Spontin. Mr DAMBLON que j'ai rencontré après ma rentrée, m'a dit que finalement il avait dû cesser son commerce vu le nombre d'actions auxquelles il avait été soumis comme fournisseur, facticement et trop souvent attaqué,

Le camp manquait de viande. Mon chef de groupe de Maillen, nous signala qu'un fermier de la localité rengraisait du cheptel destiné aux allemands. Eh bien, voilà qui va nous permettre de nous ravitailler en viande pour un bon bout de temps.

Avec un de mes lieutenants, Victor VAN BEVER, nous sommes allés de jour repérer l'endroit où les bêtes se trouvaient. Le boucher, faisant partie du groupe de Maillen, fut prévenu. La nuit suivante 12 hommes sous le commandement de Van Bever montèrent à Maillen et saisirent relativement facilement deux vaches avec lesquelles ils se remirent en route à travers champs vers la ferme des Loges où les bêtes devaient être abattues,

Mais c'est alors que l'affaire se corsa, l'une des bêtes s'échappant, ce fut une véritable corrida pour la rattraper et cela dans la nuit, ce qui fit perdre au groupe un temps précieux.

A la ferme des hommes et le boucher attendaient. Mais vu l'heure tardive, il fut décidé de remettre l'abattage au lendemain. Et les deux bêtes furent remises dans une pâture de la ferme. Le lendemain quand on voulut les reprendre, les vaches avaient disparu. Apeurées, elles avaient sauté la clôture. Les bêtes étaient redescendues dans Crupet.

Un cultivateur, membre de l'A.S, les avait recueillies et avait prévenu le camp. Des hommes furent envoyés reprendre les bêtes et l'opération boucherie put débuter. Des sentinelles étaient placées aux chemins d'accès vers la ferme des Loges. Au bout du chemin principal étaient postés deux hommes et une mitrailleuse Hochtakis.

Le fermier, propriétaire du cheptel enlevé, avait appelé à la rescousse se un chien pisteur et son maitre. Le chien ayant très bien suivi la piste des bêtes précédait les deux hommes sur le chemin principal vers ferme CARTON. Les guetteurs à la mitrailleuse les aperçurent et une rafale tirée au-dessus des têtes des pisteurs les fit s'enfuir au pas de course et nous n'en entendîmes plus parler.

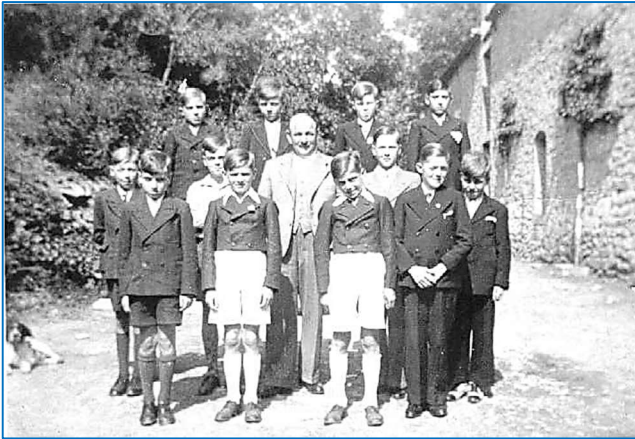
Pendant ce temps, les opérations d'abattage se déroulaient normalement et je décidai avec le boucher que pour pouvoir conserver cette viande, le seul moyen était de fabriquer du vrai saucisson d'Ardenne qui se conserverait facilement.

Le saucisson, vous devinez la quantité, fut fabriqué dans les caves de mon habitation à l'école de Crupet. Le problème de séchage nous fit réquisitionner quelques greniers de maisons amies. Le ravitaillement en viande était ainsi assuré pour longtemps.

Le ravitaillement en pain était assez difficile et compliqué au début. Le camp recevait bien quelques pains des fermiers et boulangers, mais c'était bien insuffisant. Aussi nous décidâmes d'instaurer un système qui assurerait régulièrement le ravitaillement en pain.



C'était l'époque du battage dans les fermes. Accord fut pris avec mon chef de groupe de Maillen, Adelin SERVOTTE, fermier de son état, pour qu'un simulacre de vol à main armée ait lieu lors du battage sur l'un de ses champs. Le blé enlevé lui était payé par moi-même. Lui seul devait être au courant et ce, pour faire plus vrai vis-à-vis des personnes travaillant à ce battage. Mais, mon brave fermier avait, lui, prévenu le machiniste.



Ci-dessus, dans la cour de son moulin, Jules GALLOY le meunier parrain de confirmation dans les années '40.

Quand mes hommes se présentèrent, ce dernier croyant en rajouter, voulu se défendre ce dont mes maquisards, sachant qu'il n'y aurait aucune difficulté, furent étonnés et notre machiniste, sans l'intervention du fermier, aurait pu être abattu car certains hommes avaient la gâchette facile.

Le blé fut donc chargé dans la camionnette et sur un tombereau et amené au moulin GALLOY de Crupet pour y être transformé en farine. Cette farine, le boulanger d'Assesse Fernand NELIS, venait l'enlever au fur et à mesure des besoins, cuisait les pains et les ramenait à la maison FRANCO d'où ils étaient

enlevés par la voiture et ramenés au camp. Un vrai service à la carte assurant à mes honnies du pain toujours frais et excellent. Je dois ici rendre hommage à Mme FRANCO pour l'aide qu'elle a apportée à la résistance, sa maison étant un vrai relais pour divers services.



NDLR : ci-contre devant la maison FRANCO, vers 1944-1945, sont rassemblés quelques protagonistes de la RESISTANCE, cités par Fred WILLIAMS dans son récit. De gauche à droite on reconnaît (en GRAS les résistants) :

Charles CARTON, Daniel BERNIER, Jean MOREAUX, son fils Francis, Marie MARION, André le frère aîné de Francis, un inconnu, Maria PESESSE, Joseph THERASSE.

LES ARMES

Mitrailleuse Hotchkiss M 1914 (Angleterre)



Au début, le groupe disposait de quelques pistolets du 7,65 ou 9 mm. Quelques fusils dont des fusils de chasse, peu de munitions et quelques grenades Mills. D'autres armes nous furent apportées par des particuliers, surtout des fusils. Un ami, Alfred LALOUX, ancien membre de la Dame Blanche, nous fournit deux mitrailleuses Hotchkis et quantité de munitions ainsi qu'un fusil-mitrailleur et une caisse de grenades

Ces armes devaient être remises en état et vérifiées. Une mitrailleuse d'avion allemande parvint aussi au camp. Un GP en parfait état, pris à un garde wallon, complétait cette panoplie.

LES VEHICULES

Le premier véhicule utilisé était une Ford conduite intérieure transformée en automitrailleuse et blindée à l'aide de plaques d'acier provenant d'une automitrailleuse française¹⁴.

Ensuite, provenant de l'hôtel des Postes à Dinant, deux motos allemandes en parfait état de marche,

Grâce à mon garagiste, Marcel QUEVRAIN, je pus, moyennant paiement, fournir aussi deux autres motos.

Vint peu après, la camionnette d'un boulanger, saisie lors d'une action chez ce dernier.

Ainsi équipé, le groupe pouvait plus aisément conduire diverses actions dont la description des principales est résumée dans la suite de ce récit.

LES COLLABORATEURS

Une menace à ne pas négliger pour notre camp installé au Trou des Chats¹⁵ à Durnal où deux des rexistes notoires habitaient : L... Chef de Rex du canton de Ciney et G...(V.88).

Ces dévoués à l'occupant constituaient un danger car leurs dénonciations pouvaient être lourdes de conséquences pour le maquis.

Il y avait bien eu la grenade Mills lancée dans la maison de L..., la peinture de croix gammée sur toutes ses vaches, tout cela avant l'installation du camp, tout cela œuvre d'habitants de Durnal et Dorinne, acharnés résistants de la première heure.

Dès l'installation du camp, un premier projet fut discuté : kidnapper les deux familles et les faire disparaître.

Je m'opposai à ce projet radical pour éviter au village de Durnal une répression barbare.

Cependant, G... et L... reçurent la visite de maquisards qui leur spécifièrent les conséquences de toute dénonciation sous la menace de leurs armes.

Le rapport du chef conduisant cette délégation, Victor VAN BEVER, signalait la grande peur des intéressés qui, blêmissant, ne pouvaient que répondre affirmativement aux exigences des maquisards, probablement avec une sincérité bien hypocrite.

MAQUIS EN ACTION

Réveillé par des rafales de mitrailleuses, j'ouvris la fenêtre de ma chambre et assistai, dans un ciel parfaitement clair, à un combat d'avions entre un Wellington anglais et un chasseur allemand. Celui-ci parvint à abattre le bombardier qui s'écrasa à la sortie de Durnal vers Crupet, non loin de l'habitation du garde Auguste MARION. Je pris sans tarder mon vélo et montai vers l'endroit de la chute de l'appareil anglais. Je me retrouvai seul près des débris de l'appareil auprès duquel gisaient deux énormes bombes et, éparpillés, des milliers de tracts. Découvrant les corps des malheureux aviateurs,

¹⁴ Peut-être récupérée sur une des autos blindées légères restées bloquées au-dessus de la carrière Jadot lors du combat de mai 1940 à CRUPET. Voir le site de Crup'Echos : <http://www.crupechos.be/lescrupechosn61a/ce-69.pdf> Cahier spécial

¹⁵ En fait La CARRIÈRE DU TROU DES CHATS est à Dorinne et est située au sud-ouest du centre de Spontin, à deux kilomètres de l'autoroute E411. La « Comogne de Durnal » doit se situer plus au Nord, près du Bocq.

je les fouillai mais ne découvris aucun papier à l'exception de quelques billets de banque français à demi calcinés, ni aucun parachute.

C'est le lendemain que j'appris que mes amis résistants de Durnal : Adolphe COCHART, Jean HAQUENNE et le secrétaire communal MATERNE étaient passés avant moi. La soie des parachutes fut employée à confectionner blouses et foulards que les dames de Crupet et de Durnal portaient fièrement. Nous décidâmes avec les maquisards et les résistants de l'endroit et, en accord avec Monsieur le Curé GODEFROID, de faire chanter une messe pour les aviateurs défunts. Monsieur l'Abbé GODEFROID, grand patriote, paya l'acceptation de cette cérémonie d'un assez long séjour dans les geôles allemandes.

Le grand catafalque fut dressé et recouvert d'un drapeau anglais. L'église était comble et parmi la foule deux soldats allemands venus je ne sais d'où. Dès le début de l'office, une douzaine de maquisards en armes s'alignèrent au fond de l'église. Les allemands présents n'eurent garde de bouger.

L'office terminé, un cortège se forma pour remonter la route conduisant au monument aux morts où des fleurs furent déposées par François RODENBOURG et ce, sous les fenêtres du rexiste F... L ...

Celui-ci exerçait le métier de coiffeur. Les maquisards pénétrèrent chez lui et obligèrent L.... a les coiffer et raser gratis après avoir au préalable arraché les fils et le poste de téléphone. Cette action fit l'objet de plusieurs de mes interrogatoires à la gestapo.

Vous relater les innombrables actions à porter à l'actif de mon groupe de maquisards serait vraiment trop long, aussi me bornerai-je à vous conter les principales. Toutes ces actions étaient dirigées soit contre l'occupant, soit contre ses collaborateurs, soit contre des trafiquants de tous poils dont le commerce noir servait surtout le ravitaillement de l'ennemi. Il y eut toutes les actions entreprises pour assurer la subsistance du camp et que j'ai décrites dans le chapitre "ravitaillement" ci-dessus. Après une expédition chez un commerçant en vêtements tous les hommes furent vêtus d'un costume neuf. De plus des pièces de velours étaient arrivées chez Madame FRANCO pour confectionner des uniformes que l'excellente couturière Marie PUISSANT devait réaliser.



Deux hommes furent envoyés en mission à Yvoir. Revenant de cette action, ils vinrent se rafraîchir à l'hôtel de la gare à EVREHAILLES-BAUCHE. Là, ils furent arrêtés par l'adjudant SCHUBRING et un collègue. Nous soupçonnâmes d'abord l'hôtelier d'avoir dénoncé ces maquisards. Mais un interrogatoire que j'ai pu faire subir à l'adjudant allemand SCHUBRING à la Sûreté de Namur fournit la preuve que cette arrestation s'était faite au cours d'un contrôle

fortuit d'identité. L'après-midi du même jour un renseignement nous parvint nous apprenant que nos deux maquisards arrêtés avaient été transportés à la prison de Dinant.

Au cours de la réunion tenue le soir même chez notre ami Adolphe COCHART à Durnal, la décision fut prise d'aller rechercher nos amis prisonniers. Pour cette expédition nocturne furent désignés Victor VAN BEVER, Fritz NIEPENS, René MACK et François RODENBOURG. Fritz NIEPENS, adjudant allemand déserteur revêtit pour cette action sa tenue feldgrau. Arrivés devant la porte de la prison, Fritz ordonna en allemand au geôlier portier d'ouvrir. Ce que fit ce dernier. Le resté ne fut plus qu'un jeu, les clefs des cellules, obtenues sous la menace, permirent à René MACK, ancien geôlier, de délivrer nos

maquisards. Et après avoir ligoté le directeur de la prison sur un siège, tout le monde repris place dans la voiture. Celle-ci passant devant le bâtiment en face de la prison nos hommes bénéficièrent du salut de la sentinelle à l'adresse de Fritz. Et c'est vers minuit que nos prisonniers libérés arrivèrent au camp accueillis dans la joie des retrouvailles. Cette action avait terriblement inquiété les allemands, ceux-ci n'ayant jamais compris comment cela fut possible et exécuté aussi rapidement. Je subis à cause de cette action plusieurs interrogatoires musclés.

Les expéditions se succédaient nuit et jour : contre des trains de lin ou de denrées destinés à l'ennemi, incendies de récoltes de lin, etc.

Je fus amené à interdire certaines actions :

- une expédition contre la feldgendarmerie à Yvoir qui aurait constitué une grave erreur vu les services que nous rendait souvent son commandant, le lieutenant FINCK par l'intermédiaire de Mr DEMEUSE d'EVREHAILLES.
- la prise du matériel, des hommes et des gardiens allemands venus enlever les cloches de l'église de CRUFET.
- l'enlèvement et la-disparition des familles L... et G... de DURNAL.

Ces deux dernières actions auraient provoqué de terribles représailles pour les populations de DURNAL et CRUPET.

Recherchant un certain C... d'EVREHAILLES quatre maquisards François RODENBOURG, Pierrot NIEDERPRUM et deux russes furent envoyés chez le rexiste R... à BOUVIGNES avec qui C... était en rapport. Sachant cette expédition facile et quasi sans risque, la gendarmerie de Dinant ne fut pas prévenue. Ces hommes arrivèrent sans encombre chez R... interrogeant celui-ci sous la menace. La concubine de R... avertit la gendarmerie que des bandits se trouvaient chez lui.

Deux gendarmes y furent envoyés et lorsqu'ils frappèrent à la porte, François RODENBOURG donna l'ordre à NIEDERPRUM d'ouvrir la porte, ce qu'il fit son G.P. à la main. Le gendarme le voyant fit feu sans sommation et Pierrot NIEDERPRUM s'écroula.

Les trois maquisards pouvaient très facilement abattre R... et les gendarmes, mais François RODENBOURG ordonna la sortie par une autre issue. C'était une bavure due en partie au fait que la gendarmerie n'avait pas été prévenue mais surtout au manque de sang-froid du gendarme car, une seule parole aurait pu éviter l'erreur et la mort d'un patriote. Il me fut d'ailleurs très difficile, après la guerre, de faire reconnaître Pierrot NIEDERPRUM tué en mission car il fallait admettre le manque de sang-froid du gendarme et son erreur de jugement. Il est certain que des bandits ne lui auraient pas ouvert calmement la porte. La décision de François RODENBOURG de ne pas riposter est la preuve d'une promptitude de jugement et d'un calme contrastant avec la peur du gendarme.

Un autre jour j'envoyai quatre hommes, sous le commandement de Victor VAN BEVER prendre livraison du beurre payé à Mr DEMBLON, à la maison communale de Lustin. La marchandise n'étant pas arrivée, la Ford et les quatre hommes revinrent vers le camp du "Trou des Chats".

Dès que la voiture s'engagea dans le seul chemin conduisant au camp, Victor VAN BEVER aperçut un civil sortant du bois et poussant son vélo. Il stoppa la voiture, en descendit et s'adressant à l'étranger lui demanda ses papiers. Celui-ci fit mine de chercher son portefeuille mais sortit un GP et fit feu sur VAN BEVER. Celui-ci, plus rapide que le tireur, bondit derrière la voiture. Notre homme sautant sur son vélo voulut s'enfuir, mais aussi prompt que lui, Maurice, le grand Français, sortit de la voiture, tira une rafale de son fusil mitrailleur obligeant le fugitif à se cacher derrière un énorme poteau en béton. C'est là qu'il fut cueilli et conduit au camp. Après un interrogatoire serré, la décision fut prise d'exécuter ce

traître, malgré toutes les promesses faites par ce collaborateur. Il s'agissait d'un rexiste de la Légion créée par Degrelle et qui, d'après un plan trouvé sur lui, venait, rendre visite aux rexistes G... et L... probablement après avoir essayé de repérer l'emplacement du camp, ce qui causa sa perte. C'est probablement la mort de ce traître qui provoqua de la part des allemands la décision d'intervenir sans tarder contre les maquisards.

Une expédition à l'hôtel des Postes à Dinant d'où nos maquisards ramenèrent non seulement deux motos allemandes en parfait état mais aussi l'adjudant allemand Fritz NIEPENS qui était de garde à ce moment. Fritz NIEPENS me fut amené et l'interrogeant, je fus bientôt convaincu de sa haine des nazis et de sa résolution de désertre et de combattre dans le maquis. A la fin de ce premier entretien, il me dit : « Mon seul désir est que, une fois cette maudite guerre terminée, vous m'assuriez une place dans votre pays ». Ce que je lui promis fermement. Mais le sort ne me permit pas de tenir cette promesse. Fritz NIEPENS fut arrêté à Natoye peu après les combats de Ronchinne et fusillé au Tir National. Devant les sbires de la Gestapo il n'a absolument rien révélé et préféra mourir que de vendre ceux qui, comme lui, haïssaient cet abominable régime.

MASSELOT LA BREBIS GALEUSE

Le maquis de la section 8001 de l'A.S. accueillait très souvent nombre d'hommes de toute origine, de toute catégorie, allant des prisonniers russes évadés, des anciens de la guerre d'Espagne évadés des camps français, des jeunes des cantons rédimés ayant refusé de servir dans la Wehrmacht d'anciens des Bat'd'Af, des réfractaires au travail, bref, un amalgame de jeunes obligés de se cacher, de têtes brûlées prêts à toutes les actions d'hommes désireux de combattre l'envahisseur. C'est sous l'alibi de réfractaire au travail qu'Emile MASSELOT, sujet français, originaire de Mazingarbe (Pas de Calais), se présente un soir amené par Mademoiselle Laure, infirmière bruxelloise chez un de nos membres dévoué Fortuné LAMBOTTE du groupe de Maillen. MASSELOT avait suivi la filière étant parti du couvent des Pères Joséphistes à Melle (Gand).

On était le 31 août 1943. Comme la nuit était venue MASSELOT dormit chez Fortuné LAMBOTTE. Celui-ci, fin observateur, ayant remarqué que MASSELOT fumait des cigarettes allemandes et que ses chaussures étaient bien propres malgré la longue marche qu'il prétendait avoir faite, eut le pressentiment qu'il avait devant lui un personnage qui ne lui inspirait pas confiance. MASSELOT endormi, Fortuné dit à son père : « ce type ne me dit rien qui vaille, si nous le tuions et l'enterrions au jardin ? » Le père n'acquiesçant pas à son désir, Fortuné LAMBOTTE partit demander conseil à son chef de groupe Adelin SERVOTTE.

Celui-ci le dissuada d'agir ainsi et le lendemain MASSELOT fut amené chez moi par LAMBOTTE. Je le conduisis au camp recommandant à mes lieutenants VAN BEVER et RODENBOURG de l'observer attentivement et de le mettre à l'épreuve.

MASSELOT se conduisit normalement mais, sans le vouloir, nous avons introduit le loup dans la bergerie.

Le 3 septembre, un avertissement parvint au camp prévenant d'une attaque imminente des allemands. Ce jour-là j'étais à Bruxelles où j'allais chercher de l'argent venu d'Angleterre pour l'A.S.

RODENBOURG, VAN BEVER et PONCELET décidèrent de déménager immédiatement pour le bois de Ronchinne. Charrois, hommes et matériel furent donc transférés au pavillon de chasse de la Princesse Napoléon. Des postes de garde furent établis aux divers chemins et sentiers d'accès et un rôle de garde fut dressé.

Revenant de Bruxelles et passant par Ronchinne, je rencontrai la voiture du camp. Les hommes me dirent qu'ils étaient déménagés dans le bois de Ronchinne et qu'ils poursuivaient un cycliste qui avait posé trop de questions à la sentinelle du poste I. Ce cycliste étant entré dans un café de Lustin, échappa ainsi à ses poursuivants. Il s'agissait de l'avocat FRAPPIER de Namur qui eut la chance de ne pas être ramené au camp et d'échapper aux interrogatoires qui auraient suivi. Je repassai au camp et donnai l'ordre de déménager le lendemain matin pour le camp préparé dans l'immense bois d'ARCHE par mon ami Isidore DELAIVE, garde forestier.

Rentré chez moi, assez tard et fatigué, je pensais rejoindre le camp dans les premières heures de la matinée du 5 septembre mais les choses se précipitaient.

LA BATAILLE DE RONCHINNE

40 MAQUISARDS

1.500 ALLEMANDS ET L'AVIATION (2 HEINCKELS)

MASSELOT était de garde la nuit du 4 au 5 septembre au poste de mitrailleur ouest faisant face Au chemin forestier venant de la direction de Mont S/Meuse. VAN BEVER était chargé d'effectuer des rondes et de vérifier si toutes les sentinelles se trouvaient bien à leur poste. Arrivé au poste tenu par MASSELOT, il ne trouva pas ce dernier et constata que la mitrailleuse avait été sabotée. L'alerte fut aussitôt donnée et tout le camp se trouva bientôt en état de combattre.

L'aube du 5 septembre se levait.

Une première compagnie de la Wehrmacht débouchait, MASSELOT et un capitaine en tête par le chemin que devait garder MASSELOT. Les allemands ne se méfiaient pas trop croyant trouver le camp endormi. Mais leur surprise fut très grande quand une mitrailleuse faucha les premiers rangs de cette compagnie. MASSELOT et le capitaine tombèrent les premiers criblés de balles et les allemands reculèrent en désarroi.

Une vive discussion s'éleva entre André PONCELET et François RODENBOURG. Ce dernier voulait rompre le combat et vider les lieux, PONCELET voulant défendre le camp à tout prix, ce qui n'était pas logique vu l'importance des attaquants et finalement RODENBOURG eut raison une fois de plus de la fougue d'André PONCELET.

Les hommes se groupèrent, armes automatiques en avant et forcèrent l'encerclement après 45 minutes de combat. Les maquisards parvinrent au château de Ronchinne. Là, ils s'emparèrent d'une Citroën et tous les hommes furent évacués vers Assesse et la Maison FABRY.

Je n'ai jamais pu savoir le nombre de tués et blessés du côté allemand Même SCHUBRING l'adjudant de la S.D, qui avait participé au combat et que j'ai pu interroger longuement, ne m'a donné aucune précision à ce sujet. Mais le nombre d'ambulances qui montèrent vers le bois de Ronchinne et les pansements éparpillés dans le bois prouvent que la riposte des maquisards fut très violente et efficace.

Pendant que se déroulait la bataille, quatre hommes étaient logés à la ferme des Loges. Entendant la fusillade, ils sautèrent en voiture pour rejoindre leurs amis. Arrivés au bout de la plaine des Loges, la voiture se trouva nez à nez avec une compagnie allemande montant vers la plaine. VAN BEVER hésita entre foncer dans les rangs allemands ou faire demi-tour. C'est la dernière alternative qu'il choisit. Et après un large virage dans les champs sous les rafales rageuses, la voiture reprit le chemin de la ferme qu'elle dépassa pour être bloquée au bord du bois dominant Evrehailles-Bauche et, saufs, les occupants abandonnèrent la voiture et quelques temps après ils se faisaient servir un déjeuner chez un reuxiste d'Evrehailles.

De ces aventures, ceux revenus à Assesse n'en connaissaient rien.

Quatre d'entre eux remontent en auto et repartent pour Crupet où des compagnies allemandes circulent dans tous les coins. Ils rentrent en bolide dans le village, dépassent un officier allemand qui monte vers l'église en compagnie de Mr THERASSE, bourgmestre et de Mr HEBETTE : ils s'arrêtent un peu plus loin, en face de la maison FRANCO et cueillent au passage cet officier qui, illico presto et sans douceur, est embarqué.

Avec cette prise, la voiture se rend à la ferme des Loges où règne l'affolement. Les allemands ont tout visité et le fermier ainsi que son fils aîné sont arrêtés. Ils y passent sans rencontrer de troupe puis s'en vont vers Durnal d'où ils regagneront Assesse. Sur leur passage, ils montrent leur capture à tous leurs amis. Cet officier sera relâché contre la libération de Messieurs THERASSE et HEBETTE, n'ayant aucun rapport avec la résistance.

Les allemands ont perdu cette première bataille avec le maquis. Ils l'ont perdue malgré le petit nombre d'adversaires, malgré les forces formidables mises en ligne et malgré tous les renseignements fournis par les traîtres. La bataille terminée, les troupes allemandes ont ratissé méticuleusement tout le bois de Ronchinne. Malgré cela deux maquisards sont parvenus à s'y cacher. Ils sont restés de nombreuses heures camouflés en haut de grands sapins. Le soir, ils sont revenus à Crupet. Il s'agit de Fernand RENAUX, mort dans la suite en camp d'extermination et de René MACK qui, poursuivi quelque temps plus tard par l'ennemi, se réfugia dans une grange à Beuraing et s'y défendit jusqu'à épuisement de ses munitions et se réservant sa dernière cartouche. C'est lui qui, un certain jour que je lui reprochai d'emporter trop d'armes pour une expédition, me rétorqua : « Moi, ils ne m'auront pas vivant ». Ce qui arriva comme je viens de vous le conter.

Mais les sinistres S.D. s'ils n'ont rien pu contre le maquis lui-même, procédèrent en guise de vengeance aux arrestations de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se révélaient trop bons patriotes. Ils avaient été repérés avec soin et les listes noires des G... , L ... et consorts étaient on ne peut plus complètes.

Tous ces hommes furent arrachés de chez eux à coups de bottes. De Dorinne, Spontin, Durnal et Crupet, le camion amena ces otages à Mont s/Meuse. Là, au mur du cimetière, comme si les bourreaux alignés derrière eux, avaient prévu cette mise en scène, ces hommes passèrent les heures les plus angoissantes de leur vie. A entendre les commandements qui étaient lancés derrière eux et le bruit des mausers qu'on armait, ces malheureux eurent à plusieurs moments l'impression qu'on allait les abattre : « Si nous devons être fusillés me dit l'un d'eux quelques jours plus tard en cellule à la prison de Namur, je sais qu'elle impression cela me fera, car à Mont s/Meuse c'est comme si je l'avais été ».

Et c'est sur ces hommes que les boches vengèrent leur défaite. La plupart de ces malheureux connurent les tortures des Interrogatoires, subirent les pires vexations et passèrent par les sinistres camps d'extermination. Sans respect ni pour les prêtres, ni pour les infirmes, les suppôts d'Hitler donnèrent toute la mesure de la barbarie teutonne. Et les traîtres se montrèrent encore plus cruels que les prussiens.

Le lendemain des combats, des résistants de Crupet se rendirent dans le bois de Ronchinne où ils trouvèrent le pavillon de chasse détruit et saccagé.

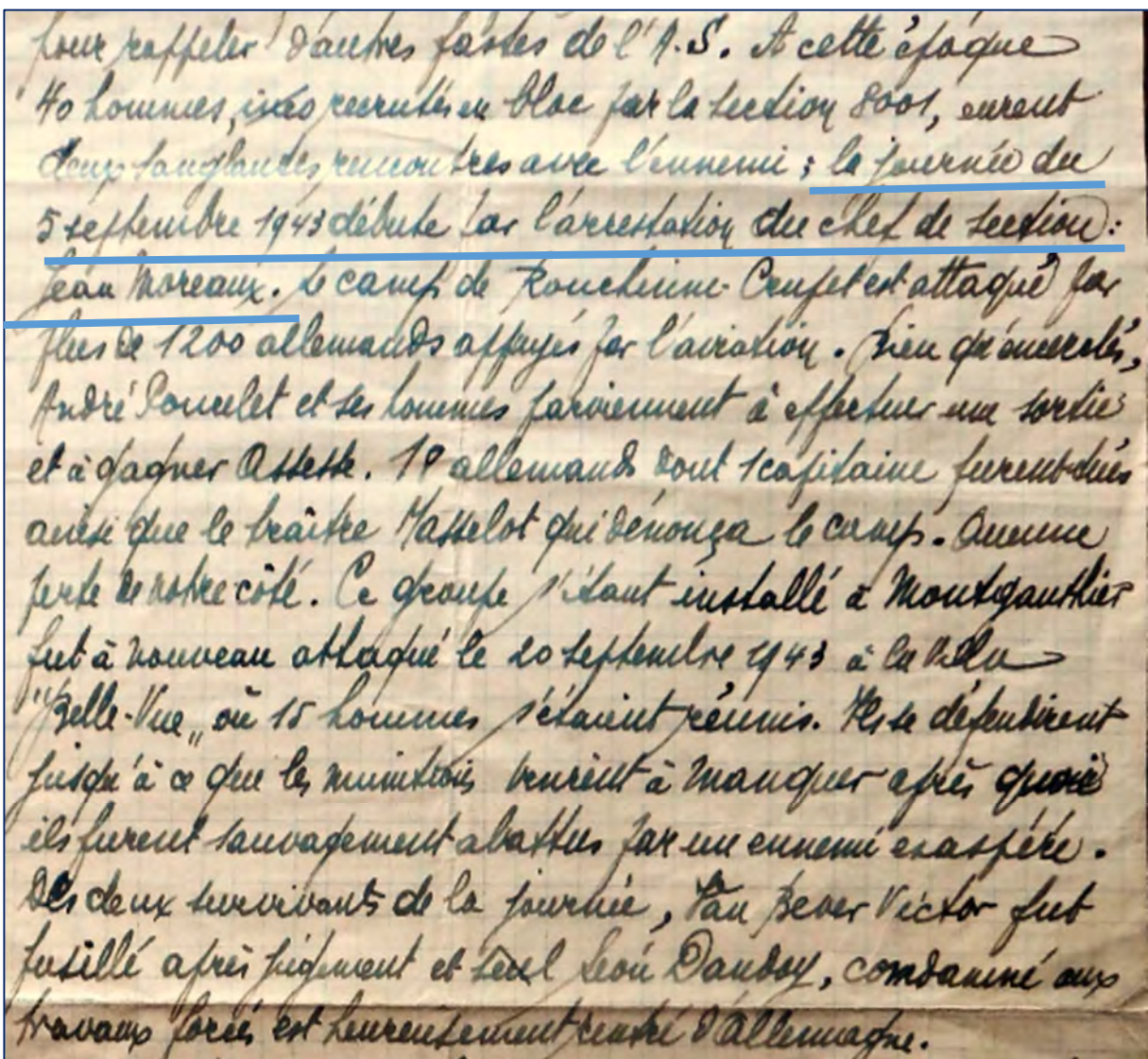
A l'endroit de la première attaque ils découvrirent le corps du traître MASSELOT qu'ils croyaient être celui d'un maquisard, et beaucoup de pansements ayant servi à secourir les tués et blessés du côté allemand. Le corps de MASSELOT fut ramené à Crupet et Joseph WARNON l'enterra dans un coin du

cimetière. Quelques jours après les allemands vinrent reprendre la dépouille mortelle de leur collaborateur et le transportèrent au cimetière allemand établi à la sortie de Houx.

Après Ronchinne, le groupe se retrouva sans commandement et de nombreux hommes se dispersèrent. Un petit nombre se regroupa à Montgauthier. Mais l'endroit choisi ne présentait guère de sécurité. Une attaque de troupes allemandes fut déclenchée et les maquisards, encerclés, ne purent que résister bravement pour être finalement abattus sur place, à l'exception de Victor VAN BEVER et d'un nommé Léon DANDOY, arrivé ce même jour au camp. VAN BEVER fut fusillé au Tir National et Léon DANDOY envoyé en camp de concentration. Ce massacre est la résultante d'un manque de commandement sérieux. Un autre mouvement de résistance s'attribua l'honneur d'avoir repris ces maquisards. Une usurpation de plus à ajouter aux nombreuses autres.

Je ne veux pas polémiquer sur ce sujet et je laisse à quiconque la responsabilité d'un tel agissement. Pour moi, seules les déclarations de Victor VAN BEVER mon compagnon de cellule, ont une valeur indiscutable et me permettent d'établir en toute justice une réelle et complète opinion sur ces faits qui amenèrent l'anéantissement d'un groupe appartenant toujours à l'A.S.

NDLR : ci-dessous un extrait du discours de Marcel LAURENT lors de l'inauguration du monument de l'A.S. à courrière le 21 octobre 1945, qui confirme ces faits ainsi que l'arrestation de Fred WILLIAMS dont question plus loin.



Pour rappeler d'autres faits de l'A.S. A cette époque
40 hommes, très recrutés en bloc par la section 8001, eurent
tous l'ambition de lutter avec l'ennemi ; la journée du
5 septembre 1943 débute par l'arrestation du chef de section :
Jean Moreaux. Le camp de Ronchinne-Croquet est attaqué par
plus de 1200 allemands appuyés par l'aviation. Bien qu'encerclés,
André Poucelot et ses hommes parviennent à effectuer une sortie
et à gagner Orléans. 19 allemands dont 1 capitaine furent tués
ainsi que le traître Hannelot qui dénonça le camp. Aucune
perte de notre côté. Ce groupe n'étant installé à Montgauthier
fut à nouveau attaqué le 20 septembre 1943 à la pelle
"Gelle-Vue" où 15 hommes s'étaient réunis. Ils se défendirent
jusqu'à ce que les munitions leur aient manqué après quoi
ils furent sauvagement abattus par un ennemi exaspéré.
Des deux survivants de la journée, Van Bever Victor fut
fusillé après jugement et Léon Dandoy, condamné aux
travaux forcés, est heureusement rentré d'Allemagne.

1940-1990

Il y a cinquante ans...

Souvenons-nous !

Parmi les habitants de Crupet, durant l'occupation, nous n'avons connu aucun collaborateur. Ce ne fut pas le cas des localités environnantes.

Le chef de file de ces traîtres fut Joseph GILSON (V.88 pour la gestapo) fusillé à la Citadelle de Namur à peu près à la même date que d'autres traîtres tout aussi notoires tels que STAMPE de Bièvre, MOTTE de Bruxelles, SCHOONBROODT de Olloy et Prosper MOUTON de Spy. Il est bon, pour rafraîchir les mémoires et pour prouver à quel point fut néfaste la collaboration de ces inciviques, de dresser une liste, même si elle est incomplète, des victimes de ces dénonciateurs. Cette liste édifiante regroupe les prisonniers politiques, les morts en camp de concentration, les fusillés, les décapités et ceux tombés au combat.

LES ABBÉS GODEFROID ET
LAMY

COCHART ADOLPHE

HAQUENNE JEAN

MATERNE OCTAVE

CRASSET J.

HENUZET MARTIN

CARTON ISIDORE

CARTON ZÉNON

CARTON CHARLES

WOUEZ VICTOR

WOUEZ ALBERT

WOUEZ ALEXANDRE

MOREAUX JEAN

SCAILLET LUCIEN

TASIAUX RAYMOND

LEMAÎTRE VICTOR

DOZOT JULES

THIRIFAYS JOSEPH

THIRIFAYS JEAN

CLOSSET LOUIS

FOCANT FRÉDÉRIC mort en
camp de concentration

FERON FÉLIX

JARBINET CHER

LAMBOTTE FORTUNÉ

DEWIT FRANÇOIS

12 MAQUISARDS DU
GROUPE DE L'A.S. ABATTUS
À MONTGAUTHIER

VAN BEVER VICTOR, fusillé

FRITZ NIEPENS, fusillé

NIEDERPRUM PIERROT, tué
en mission

RENAUX FERNAND, mort en
camp de concentration

MACK RENÉ, mort
héroïquement à Beauraing

BRICHARD Emile, fusillé

et nombre d'autres
maquisards dont on ignore
la destinée.

BRICHET WALDOR, décapité

Ceux encore en vie n'oublient pas les souffrances endurées par eux et leur famille, ni la félonie de ceux qui ont si bien servi les desseins de la gestapo.

Puissent ces quelques lignes faire comprendre aux nouvelles générations la grandeur de ces sacrifices face à ces abominables trahisons.

MON ARRESTATION

Il est 5,30 heures quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. Un coup d'œil rapide par la fenêtre me fait voir des soldats allemands entourant la maison.

Je descends, j'ouvre et me trouve en face d'un capitaine et du lieutenant FINCK qui me signifient mon arrestation. Ces officiers me font penser que la gestapo ne doute pas de l'importance du résistant qu'ils arrêtent. Puis c'est la fouille rapide et systématique de toute la maison. Cela terminé FINCK et le capitaine me donnent l'ordre de les suivre. Encadré par ces deux personnages, nous montons par la Comogne de Crupet vers la ferme des Loges.

Je me suis toujours interrogé, connaissant le rôle que FINCK avait joué vis-à-vis du maquis, sur la raison de cette promenade qui pouvait leur faire rencontrer des maquisards avec comme conséquence, dans ce cas, mon évvasion et leur mort ou arrestation comme otages.

Après avoir contourné la ferme des Loges où régnait la désolation, nous descendîmes, mes gardiens et moi, vers Crupet.

Arrivés en bas de la côte Chapelle St. Roch, je fus chargé dans une voiture de la gestapo qui me conduisit au mur du cimetière de Mont-sur-Meuse où étaient alignés tous les otages de Durnal et de Spontin avec derrière eux un peloton en armes. Je venais de manquer, à quelques minutes près, la voiture des maquisards revenue à Crupet pour me reprendre. Au mur du cimetière nous pensions tous être fusillés. J'avais à mes côtés l'abbé LAMY de Durnal qui mâchait consciencieusement. Lui demandant ce qu'il mangeait, il me répondit : « ma fausse carte d'identité ».

Les Heinckels tournaient toujours à basse altitude à la recherche des maquisards.

En fin de journée, nous fûmes chargés dans des camions et conduits sous bonne garde à la prison de Namur où je fus placé en cellule avec plusieurs résistants de Durnal et Spontin. Tous, nous étions très inquiets sur le sort qui nous serait réservé. Et, c'est dans cet état d'esprit que nous attendîmes les premiers interrogatoires,

Les premières séances furent relativement calmes. Néanmoins, je fus placé seul en cellule et au secret. L'officier de la gestapo qui m'interrogeait était secondé dans sa tâche par le sinistre MOTTE, un ardent gestapiste, et par un autre traître : SIRES. A ce moment, j'ignorais encore la mort de MASSELOT et escomptais toujours une action de mes hommes pour nous délivrer. Mais survint la tuerie de Montgauthier.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir arriver dans ma cellule Victor VAN BEVER. J'appris qu'il était le seul survivant de Montgauthier avec Léon DANDOY qui venait de rejoindre le camp. VAN BEVER me tint au courant des événements qui s'étaient passés après Ronchinne. C'est ainsi que j'appris la mort de MASSELOT tué à Ronchinne, ce qui me mit plus à l'aise pour réfuter les accusations de ce dernier, demandant même à être confronté avec ce traître.

Il y avait bien la dénonciation de BRICHARD, obtenue sous La torture, pour cette raison, je n'en veux nullement à ce résistant.

Voici d'ailleurs une traduction partielle du rapport de la gestapo consigné dans un registre retrouvé dans la Meuse et à demi calciné.

« Différents rapports de nos hommes de confiance (sic), (il s'agit des MASSELOT et GILSON) accusent l'instituteur Jean MOREAUX, né le 2 juillet 1910 à Lustin, de soutenir et seconder les bandes armées.

Suite à ces accusations, il fut arrêté le 5 septembre 1943 dans sa maison et transféré à la prison de Namur.

Le 9 août 1943, un belge, un certain BRICHARD, actuellement arrêté, né le 23 février 1919 à Winenne et domicilié à Profondeville, a déclaré à la gestapo de Namur, lors de ses interrogatoires, que le révolver trouvé chez lui, lui avait été remis dans un camp de la bande et que ce révolver était destiné à l'instituteur MOREAUX de Crupet qui était membre de la bande (heureusement, BRICHARD n'avait pas avoué que j'en étais le chef alors qu'il le savait).

L'homme de confiance V.88 (GILSON) annonce que, lors d'un service religieux pour les victimes dans l'église de Durnal, il y avait des membres de l'Armée Blanche. Ceux-ci saluaient avec les doigts en forme de V. A cette cérémonie participaient des personnalités de Durnal, et, en premier lieu, l'instituteur MOREAUX de Crupet.

Le sujet français Emile MASSELOT, né le 2 juillet 1913, se rendit à MAILLEN où il arriva le 31 août 1943 ayant été renseigné par plusieurs de nos hommes de confiance chez un certain FORTUNE qui était soupçonné d'être en bande avec l'Armée Blanche. Il s'agit ici de Fortuné LAMBOTTE, peintre, né le 11 Février 1974 et arrêté le 18 septembre 1943 contre qui l'instruction n'est pas encore finie.

Lorsque MASSELOT lui avait dit qu'il était réfractaire au travail, qu'il avait peur et qu'il voulait se cacher, le nommé Fortuné LAMBOTTE l'envoya chez l'instituteur MOREAUX de Crupet où MASSELOT arrivait le même soir (ici MASSELOT mentait puisqu'il logea chez LAMBOTTE et fut seulement amené chez moi le lendemain matin).

Il déclare aussi que le même soir MOREAUX l'a conduit dans le camp de la bande. Comme le chef de la bande n'était pas là, MOREAUX alla le chercher. Comme chef de bande il s'agit d'André PONCELET, ouvrier chez un marchand de vin, né le 2 mai 1915, à Leffe (Dinant), qui fut tué le 20 septembre 1943 à Montgauthier, lors d'une rencontre armée. Il fut tué avec 12 membres de la bande, deux membres ont été faits prisonniers. MASSELOT ne peut être confronté ni avec MOREAUX, ni avec LAMBOTTE parce que cet homme de confiance fut tué le 5 septembre 1943 lors d'une action contre le camp d'André PONCELET, vraisemblablement a-t-il été reconnu et fusillé par André. Il est possible que MOREAUX a su cela et c'est pourquoi il nie avec tant d'énergie.

Lorsque MASSELOT qui travaillait déjà depuis longtemps pour la gestapo et qui a toujours fourni de bons renseignements, nous ne pouvons douter de la véracité de ses déclarations. Quant à MOREAUX, il s'agit d'un menteur sans pareil qui n'avoue que ce qu'on peut lui prouver clairement. Il a avoué avoir vu plusieurs fois des armes chez la bande (lire chez les membres de la bande) et qu'il n'a pas signalé cela aux allemands ni aux belges ; il doit être puni plus sévèrement que d'autres qui ont peur de déposer plainte.

Sa déposition comme quoi il avait peur de la vengeance de la bande doit être considérée comme mensonge. Ses déclarations ne peuvent être prises en considération. »

Néanmoins, nous conçûmes, avec Victor VAN BEVER, un plan d'évasion, Pour ce faire, nous faisons savoir à des résistants de Bièvre, occupant la cellule voisine, la façon dont nous allions procéder. Pour cela, ils devaient se placer derrière nous lors de la promenade du matin. Victor VAN BEVER se chargeait de neutraliser le gardien allemand, de lui enlever son pistolet et, avec nous à sa suite, de foncer dans les bureaux, désarmer les occupants et obliger les gardiens belges à nous ouvrir grilles et portes.

L'action paraissait hasardeuse, mais rien n'était impossible avec le cran d'un VAN BEVER. Surtout qu'à ce moment nous ne doutions pas du sort qui nous attendait : le poteau d'exécution.

Malheureusement, les gens de Bièvre hésitèrent et ne vinrent jamais se placer dans les rangs aux places demandées. A deux la réalisation de ce plan d'évasion était impossible vu le nombre de personnes à neutraliser. Et notre vie de prisonnier continua avec les interrogatoires de moins en moins espacés et de plus en plus durs à supporter, car les brutalités allaient en s'amplifiant, surtout de la part de MOTTE et de l'une ou l'autre brute de la gestapo. Quelques-uns furent particulièrement brutaux. Chaque interrogatoire ne portait en général que sur un fait. J'ai le plus mauvais souvenir de celui sur la libération de nos hommes à la prison de Dinant (la gestapo n'a jamais compris comment cela avait pu être réalisé aussi sûrement et aussi rapidement).

Une autre séance particulièrement dure fut celle où me furent soumises les cartes d'identité, vraies ou fausses, de mes hommes, trouvées dans une petite valise abandonnée au pavillon de chasse de Ronchinne.

Parmi ces cartes, se trouvait celle du garde wallon que nous avions fusillé au Trou des Chats à Durnal.

Mon dernier interrogatoire à la prison de Namur fut particulièrement dur à supporter. Frappé sans ménagement par les acolytes de l'interrogateur : les MOTTE, SIREN et un adjudant allemand. Tout le matériel de bureau : chaises, tisonnier, pelle à charbon, matraques furent utilisés pour obtenir mes aveux. C'est après pareille séance que je compris qu'il ne fallait pas accuser ceux qui cédaient sous la violence. Il fallait, dans telle circonstance, une résistance et une force de caractère peu communes pour ne pas céder. Le fait que je savais que ceux avec qui je pouvais être confronté étaient morts me donnait ce courage de résister malgré tout.

La grande erreur de la gestapo a été d'ignorer que VAN BEVER avait été mis dans ma cellule. Deux ou trois semaines après, nous étions confrontés.

Evidemment, avec la même sincérité feinte, nous ne nous connaissions pas et ne nous étions jamais vus. Rentrés en cellule après cette confrontation, nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire.

Une autre confrontation délicate fut celle avec Fortuné LAMBOTTE qui m'avait amené MASSELOT. Nous ne pouvions pas ne pas nous connaître, mais, très astucieux, LAMBOTTE avoua qu'il me connaissait seulement comme une personne de Lustin, mon village natal, mais qu'il ignorait mon nom. De mon côté, j'avouai qu'il s'agissait d'un habitant de Maillen que je connaissais uniquement de vue.

Tout cela affirmé avec une conviction digne des meilleurs comédiens et malgré les coups qui chaque fois pleuvaient.

Un matin, un gardien allemand vient m'appeler pour aller au tribunal de Charleroi. Or, je savais que l'enquête de l'officier S.D. était loin d'être terminée. Ce qui s'était passé, je l'ai appris après ma libération et je le conterai par la suite.

Je me revois encore gravissant, menottes aux poignets, et entre deux feldgendarmes, la rue de la Montagne à Charleroi. Au tribunal, la lecture de l'acte d'accusation me laissa perplexe. Je n'étais accusé que de ne pas avoir dénoncé les maquisards. Or, la gestapo savait, suite aux révélations de V.88 (GILSON) et MASSELOT que j'étais le chef de ce groupe de maquisards et un responsable de l'A.S. La lecture de l'acte d'accusation à peine terminée, l'officier de la S.D. qui m'interrogeait à Namur se présente en grande tenue devant le tribunal et lit tout ce qu'il connaissait sur moi. Cette dernière intervention de la S.D. n'eut aucune conséquence et c'est avec un soulagement bien compréhensible que je m'entendis condamner à dix ans de travaux forcés, Pour moi qui m'attendais à être fusillé, c'était plutôt une aubaine. Je ne savais pas, à ce moment, ce que cela allait me coûter par après.

Retour en prison à Namur, content du jugement et très soulagé. Par après, ce fut le départ pour la prison de St. Gilles où je fus affecté à la cuisine grâce à l'intervention d'un ami comptable à cette prison. Puis, après quelques semaines, ce fut le départ pour le Reich avec comme étapes les prisons d'Aix-la-Chapelle, Cologne, Hagen et Bochum, pour être finalement transféré au camp de travaux forcés de Bochum-Langendreer.

NDLR : Bochum est une région de la Ruhr (industrie sidérurgique). Langendreer se trouve dans la partie est de Bochum. Y travaillaient beaucoup de personnes dans le cadre du Service de Travail Obligatoire (STO) mais aussi de nombreux prisonniers. De nombreux juifs y travaillaient également dans des extensions des camps de concentration.



C'était un petit camp (environ 125 détenus) belges, français, hollandais et polonais. Nous étions affectés aux travaux sur les voies de chemin de fer. Travaux très durs, avec un régime on ne peut plus maigre, vêtus du fameux costume ligné, chaussés de galoches de toile, par tous les temps. Aussi, nos kilos fondaient-il à vue d'œil. Les moins résistants furent les jeunes qui n'avaient qu'un peu plus de vingt ans et les

plus vieux, ceux qui dépassaient la cinquantaine. La carence de l'alimentation, les travaux, eurent vite raison des plus faibles et ceux que l'on transportait, incapables de travailler, nous ne les vîmes jamais revenir.

Quand on pense au régime subi, on juge mieux de ce que peut endurer un être humain. Deux ans de ce calvaire m'avaient fait passer de 96 à 56 kilos et je pense que, malgré ma très robuste constitution, si cela avait encore duré quelques mois, je n'en serais pas revenu.

Comment essayions-nous de pailler le manque de nourriture ? Cela dépassait l'imagination. Tout était bon : de la betterave arrachée dans un champ et que nous dévorions sans même enlever la terre qui y adhérait, jusqu'au porcelet sortant du ventre de la truie que nous dévorions dans son entièreté. Cela me fait penser que nous subsistions comme des animaux et non plus comme des hommes.

Et malgré tout, il fallait travailler sinon les coups pleuvaient. C'est ainsi que je reçus un coup de pioche à la tempe droite et après lequel je fus transporté, je ne sais où, et dont j'ai gardé une oreille détruite (seule invalidité reconnue).

Peu avant la libération, nous fûmes placés dans un camp de travailleurs libres avec obligation de nous présenter deux fois par jour au bureau de la gestapo de Bochum. Je me rappelle encore comment nous avalions les litres de mauvaise soupe que les travailleurs libres dédaignaient.

Pour subsister, on nous avait remis des bons de 1 kg de pain, un bon par semaine. C'est avec un de ces bons que je me présentais dans une boulangerie aux vitres détruites. La jeune fille qui devait me servir

me dit qu'elle n'avait que du pain de 2 kg mais, apitoyée, m'en donna un pour mon bon de 1 kg. Ce premier pain fut dévoré le jour même ; or, il était destiné à toute la semaine.

Le lendemain, je retournais la boulangerie avec mon second bon et je reçus de nouveau un pain de 2 kg qui subit le même sort que le premier ; elle me dit que je n'aurais plus rien à manger pour le reste du mois. Néanmoins, je me présentais encore le jour suivant sans bon et je reçus quand même mon pain de 2 kg. Il en fut ainsi jusqu'à l'arrivée des américains.

Il y avait quand même de braves gens parmi les allemands.

J'ai appris par après que cette demoiselle avait ses deux frères prisonniers, l'un en Russie, l'autre en Angleterre ; peut-être est-ce là la raison de sa charité.

J'étais, de plus ravitaillé par Julien CLAESSENS, le père du footballeur Roger CLAESSENS qui, lui, comme prisonnier de guerre travaillait dans une boulangerie et le pain qu'il me sortait chaque soir était aussi le bienvenu et je ne manquais pas d'en donner aux prisonniers russes que je croisais en rue.

Il y avait aussi deux prisonniers de guerre travaillant dans une ferme non loin de notre logement qui nous ravitaillaient en poules, jambon et beurre. Ces deux braves s'étaient fait faire des clefs des réserves de la ferme. Mais nous devions attendre une grosse alerte pour nous y rendre. Eux n'allaient pas à l'abri alors que leurs patrons s'y rendaient et nous, nous devions attendre l'alerte pour nous rendre à la ferme la nuit.

Et c'est dans la grange de celle-ci que nous trouvions le ravitaillement préparé par nos deux camarades.

A tout cela s'ajoutait encore ce que nous chapardions dans les environs et nos incursions nocturnes dans les jardins nous fournissaient les légumes indispensables que nous devions consommer de suite et faire disparaître toutes traces de nos larcins.

DES APPUIS CLANDESTINS

Dès ma première présentation à la Gestapo de Bochum, je suis abordé en rue par un homme à l'allure distinguée, très bien vêtu et qui me demande si je suis français.

« Non, lui dis-je, je suis belge. »

« Mais vous parlez très bien le français et je voudrais me perfectionner dans cette langue. Etes-vous libre dans la journée ? » Après ma réponse affirmative, il me dit :

« Venez avec moi, ainsi nous aurons l'occasion de parler ».

Je le suivis, nous arrivâmes devant une énorme bâtisse la façade de laquelle je lus : « POLIZEI PRESIDIUUM ». Cela ne m'enchantait pas. Cependant, je lui emboîtais le pas et il me conduisit dans un luxueux bureau au riche mobilier. Il me fit asseoir dans un des énormes clubs de cuir et la conversation, s'engagea.

« Je suis l'inspecteur Martin. Quelle région de la Belgique habitez-vous ? »

Je m'aperçus, au fur et à mesure de la conversation, qu'il connaissait la Belgique aussi bien que moi. Cette première entrevue terminée, il me donne du chocolat et un paquet de tabac, me demandant de venir le voir lors de ma sortie de l'après-midi.

Je n'osais pas trop m'aventurer dans les confidences. Je lui dis cependant les raisons pour lesquelles j'avais été condamné aux travaux forcés. Mais l'importance de la condamnation l'intrigua vu la légèreté de l'accusation.

Et chaque jour je revenais bavarder avec l'inspecteur Martin.

Alors que la Ruhr était encerclée, il me communiqua la situation du front et me dit qu'il ne comprenait pas pourquoi les américains n'arrivaient pas. Et c'est seulement dans les tout derniers jours qu'il me dit :

« Mr. Moreaux j'étais chargé de vous reprendre dès votre sortie du camp. Je connaissais parfaitement votre situation et j'avais pour mission de vous récupérer. J'ai rendu de très très nombreux services en intervenant pour un bon nombre de personnes arrêtées. Je vais d'ailleurs vous en donner la preuve. »

De son coffre-fort, il sortit une très belle mallette et en tira un classeur contenant les rapports de ses interventions avec les résultats obtenus.

« Mais possédez-vous encore des papiers d'identité ? »

« Non, aucun. »

« Vous ne pouvez rester comme cela car je crains, à l'arrivée des américains, des actions de représailles des S.S. Suivez-moi. »

Il me conduisit dans un bureau dirigé par un capitaine alsacien.

« Vous allez procurer une pièce d'identité allemande à cet homme. »

Le capitaine, très aimable allait s'exécuter quand entrèrent deux officiers S.S. Aussitôt, le capitaine m'empoigna, m'insultant en allemand avec une grande fureur. Les deux S.S. sortis, il me dit :

« Tout ce que nous devons faire devant ces brutes, je vous prie de m'en excuser. »

Prenant alors les photos nécessaires, il me délivra les papiers demandés. Nous regagnâmes le bureau de l'inspecteur Martin qui termina ce dernier entretien en me disant :

« Comme vous l'avez certainement constaté je n'étais pas hitlérien et j'ai lutté comme j'ai pu contre cette dictature. Je vais vous demander de me rendre un grand service. Voilà trois missions à remplir, dès votre rentrée, auprès de personnes du même service que ceux qui ont sauvé votre tête. »

Je le remerciai et lui souhaitai bonne chance.

N.B. : L'inspecteur Martin remplissait à Bochum les fonctions correspondant à celles de Procureur du Roi en Belgique.

CANARIS ET LA GESTAPO

Si la date de mon jugement fut avancée, si l'acte d'accusation me concernant ne contenait que le simple fait de ne pas avoir dénoncé des maquisards et si la condamnation qui suivit ne correspondait pas à cette accusation, cela est le fait d'interventions restées secrètes.

Nul n'ignore maintenant la lutte sournoise que se livraient le service de contre-espionnage l'ABWEHR, que dirigeait l'amiral CANARIS et la Gestapo.

Un ami et le général allemand R... contactèrent Canaris et celui-ci leur promit d'intervenir en ma faveur. C'est ainsi que la Gestapo fut court-circuitée. Les préposés au tribunal de Charleroi reçurent des ordres et malgré une intervention ultime de l'officier de la Gestapo qui m'interrogeait à Namur et dont les révélations pouvaient me conduire au poteau d'exécution, le tribunal ne modifia en rien la ligne de conduite reçue. Et si aujourd'hui je peux écrire ces lignes, c'est à mon ami C... et à Canaris que je le dois,

MOTTE, SCHUBRING ET CONSORTS

Après ma rentrée, je fus appelé de nombreuses fois à la sûreté pour diverses raisons et pour éclaircir certains cas. C'est ainsi qu'un jour, feuilletant un album de gestapistes, je reconnus MOTTE qui avait participé activement à tous mes interrogatoires à la gestapo de Namur. MOTTE avait été arrêté après avoir été reconnu par deux résistants amis, Adolphe COCHART et Jean HAQUENNE, sur un tram de la côte belge.

L'inspecteur de la sûreté me dit que MOTTE n'avait rien fait de grave et qu'il était un simple scribe de la gestapo, Je lui demandai de me permettre de l'interroger, ce que j'obtins. MOTTE, après quelques instants, avoua tous ses méfaits signant ainsi sa condamnation à mort.

L'occasion me fut donnée d'interroger l'adjudant de la gestapo SCHUBRING. Celui-ci avait participé au combat du 5 septembre 1943 à Ronchinne et arrêté les deux maquisards à l'hôtel DELAIRE à Evrehailles-Bauche. J'eus le plaisir de lui conter comment nous avions délivré nos deux hommes le jour même à la prison de Dinant. Je n'ai pas pu savoir le nombre d'allemands tués ou blessés au combat de Ronchinne. Mais il m'avoua que la Gestapo estimait à 200 hommes le nombre de maquisards. C'est sans doute pour cette raison qu'un tel déploiement de troupes avait été prévu pour l'attaque. Sans doute leurs hommes de confiance, comme la gestapo les appelait, avaient-ils, pour se faire valoir, exagéré le nombre de maquisards.

Bien d'autres souvenirs pourraient être évoqués car ce qui vient d'être publié est très loin d'être complet. Il y eut aussi l'affaire des docks des sous-marins de Saint-Nazaire : une tentative de la gestapo pour découvrir nos moyens de transmissions. F... H... fut chargé de cette mission mais ses liens de parenté avec le tenancier de l'hôtel Mon Repos d'Evrehailles-Bauche où se tenaient des réunions de collaborateurs éveillèrent mes soupçons et cette tentative échoua après plusieurs rencontres au cours desquelles je cherchais à confondre ce collaborateur.

Et le cas de Fernand GENERET, fusillé, n'est-il pas un exemple de plus à ajouter à l'actif des dévoués à l'hitlérisme ? Nous fûmes plusieurs à avoir entendu, à la prison de Namur, GENERET nous crier les causes de son arrestation. Son épouse, arrêtée, fut acquittée lors de son jugement, au grand étonnement de ceux qui connaissaient la vérité.

HOMMAGE POSTHUME

J'ai assisté, comme témoin, à divers jugements de collaborateurs au tribunal que présidait Monsieur le Juge HAVAUX. Il me plaît ici de rendre un hommage à ce grand patriote et à ce juge intègre et sévère. Sa conduite remarquable durant l'occupation lui permettait de juger en connaissance de cause, soulignant les tristes méfaits des traîtres et sachant mettre en valeur les souffrances endurées par les témoins défilant à la barre. Il n'a jamais hésité à requérir les peines les plus sévères selon moi les plus méritées. Monsieur le Juge HAVAUX a toujours fait preuve d'une clairvoyance sans faille et d'un discernement équitable.

JE NE VOUDRAIS PAS TERMINER CES "SOUVENIRS DE LA RESIS-
TANCE" SANS RAPPELER LES NOMS DES PREMIERS RESISTANTS
DE CRUPET QUI, DES FIN 1940, ONT REPONDU A MON APPEL.
LEUR EXEMPLE EN A ENTRAINE BEAUCOUP D'AUTRES PAR LA SUITE.
TOUS SONT MORTS, MAIS LEUR SOUVENIR DOIT RESTER VIVACE
PARMI NOUS ET LEURS NOMS GRAVES DANS NOS MEMOIRES : DANIEL
BERNIER - PAUL THEUNISSEN - MARCEL QUEVRAIN - JULES CHILADE
- ARTHUR BERTHOLET.

J. MOREAUX

COMMANDANT LA SECTION 8001 DE L'A.S.
PRISONNIER POLITIQUE.

NDLR : en annexe le brevet et la médaille accordés à Jean MOREAUX en reconnaissance de ses faits de résistance.

Royaume de Belgique



Brevet.

Le Ministre de la Reconstruction a l'honneur de
faire savoir à M. Moreau Jean J.
né à Dustin le 2 juillet 1910

que, par arrêté n° 114 en date du 19 novembre 1948
de Son Altesse Royale le Prince Régent, la Croix
du Prisonnier Politique 1940-1945 lui est décernée.

Le ruban sera surchargé de 1 étoile.

Brochez



ROYAUME DE BELGIQUE



*Le Ministre de la Défense Nationale
a l'honneur de faire savoir à*

Monsieur M O R E A U X, Jean-Joseph-Ghislain

*_____ que par
Arrêté N° 6255 en date du 19 juillet 1949
de Son Altesse Royale le Prince Régent,
la Médaille de la Résistance lui est décernée.*

[Signature]